

Annales de la
propagation de la foi :
recueil périodique des
lettres des évêques et
des missionnaires des
missions des [...]

Oeuvre pontificale missionnaire de la Propagation de la foi. Annales de la propagation de la foi : recueil périodique des lettres des évêques et des missionnaires des missions des deux mondes, et de tous les documents relatifs aux missions et à l'Association de la propagation de la foi. 1834-1974.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

*Lettre du R. P. de Smet, de la Compagnie de Jésus, à
MM. les Membres des Conseils centraux de Lyon et de
Paris.*

Université de St-Louis, 16 janvier 1852.

« TRÈS RESPECTABLES MESSIEURS,

« Le 7 juin dernier, accompagné du R. P. Hoeken, je m'embarquai à bord du bateau à vapeur *le Saint-Ange*, destiné pour le Fort Union, qui se trouve à deux mille milles au nord-ouest de Saint-Louis. Plusieurs passagers, membres de la Compagnie américaine des pelleteries, partirent par la même occasion, pour se rendre aux différents postes de commerce établis au milieu des Indiens sur le Haut-Missouri; ils emmenaient avec eux une troupe d'environ quatre-vingts engagés, Canadiens, Américains, Français, Irlandais, Allemands, Suisses et Italiens.

« Nous avons eu un printemps pluvieux. Sous l'influence de cette température, les neiges et les glaces des régions plus septentrionales qui s'étaient amoncées pendant la saison rigoureuse, se détachant et fondant à la fois dans un bref délai, grossirent les mille et mille affluents du Mississippi. Rivières et torrents y précipitèrent leur tribut et gonflèrent à tel point « le Père des Eaux » que, roulant ses vagues bourbeuses de côte en côte, il couvrait de ses débordements un terrain de quinze à vingt milles de largeur. Dans cette course désordonnée, la majesté du

grand fleuve avait disparu, et avec elle la riche verdure des plaines et des forêts qui embellissait ses rives, la grâce et la variété des fleurs du printemps qui servaient à récréer la vue du voyageur. Un lac, aussi large qu'agité, avait soudainement envahi tout cet espace, et l'immense volume d'eau, qui allait sans cesse s'élargissant, portait la ruine et la désolation parmi les habitations nombreuses, qui occupaient les bas fonds sur chaque bord. On vit le fleuve descendre avec la violence et la rapidité d'une avalanche, renversant et enlevant tout ce qui était capable de flotter. Dans les temps ordinaires, les chicots et les bancs de sable sont les principaux obstacles à la navigation dans les eaux de l'ouest; eux aussi avaient entièrement disparu et n'inspiraient aux pilotes aucune inquiétude pour le moment; mais d'autres dangers avaient pris leur place. Toute la face des eaux semblait couverte de débris : maisons, granges, écuries, enclos des champs et des jardins, étaient emportés pêle-mêle avec des milliers d'arbres déracinés. Des coupes de bois entassées sur les bords, des chantiers entiers étaient à flot; et au milieu de ces masses flottantes, dont nous ne pouvions pas toujours éviter le choc dangereux, *le Saint-Ange*, activant toute la force de sa vapeur, avait à surmonter un courant presque irrésistible. Plusieurs fois le bateau fut entraîné à la dérive; dans deux occasions surtout ce fut une lutte véritable entre le fleuve et le steamer. Celui-ci, pendant l'espace d'un bon quart-d'heure, semblait comme immobile au milieu des eaux bouillonnantes; mais enfin il triompha, grâce à la quantité de poix et de goudron dont les fournaies furent chargées.

« Les débordements des rivières, les pluies continues du printemps, et les transitions soudaines du

froid au chaud, sont dans ce climat les avant-coureurs certains des fièvres malignes, auxquelles on peut ajouter le choléra, qui semble prendre là une forme épidémique. Différentes maladies se manifestèrent bientôt à bord du *Saint-Ange*, et, dès leur apparition, aux cris sauvages, aux conversations et chansons bruyantes de nos voyageurs, succéda un morne silence. A peine six jours s'étaient écoulés depuis notre départ, que le bateau ressemblait à un hôpital flottant. Le 10, un commis de la Compagnie américaine, jeune, vigoureux et dans la fleur de l'âge, fut subitement saisi de tous les symptômes du choléra, et expira au bout de quelques heures. Les jours suivants plusieurs autres furent atteints de la même maladie et en moururent. Une attaque bilieuse me retint au lit pendant environ dix jours. Tout ce temps, le bon Père Hoeken donna, nuit et jour, ses soins aux malades avec un zèle héroïque et infatigable. Il les visita et les assista tous dans leurs souffrances, prépara et administra les remèdes, frictionna avec l'esprit de camphre les cholériques, entendit les confessions des mourants, et leur prodigua les dernières consolations de la religion; il alla ensuite bénir leurs fosses creusées sur la rive, et les enterra avec les prières et les cérémonies prescrites par le Rituel Romain. Ce cher Confrère jouissait naturellement d'un tempérament assez robuste, et était habitué à une vie de privations; mais ses travaux et ses voyages continuels, dans sa carrière de Missionnaire au milieu des Sauvages, l'avaient beaucoup affaibli, et, en dernier lieu, ses soins assidus auprès des malades achevèrent de l'épuiser. J'avais beau l'avertir de se ménager davantage; son zèle l'emportait sur toute autre considération; au lieu de se prémunir contre le danger, il paraissait s'y plaire.

« Tandis qu'il se dévouait sans mesure, j'étais affligé de le voir seul remplir cette œuvre héroïque de charité; je me trouvais dans un tel état de faiblesse, que j'étais incapable de lui offrir la moindre assistance. Le 18, on avait quelques craintes que mon mal ne se changeât en choléra. Je priai ardemment le P. Hoeken d'entendre ma confession, et de me donner l'extrême-onction; mais dans ce même moment il fut appelé auprès d'un malade à l'extrémité. Il me répondit : « Je n'aperçois point de danger immédiat pour vous, nous verrons demain. » Ce jour même il avait assisté trois mourants. Hélas! jamais je n'oublierai la scène qui eut lieu quelques heures après. La chambrette du R. P. Hoeken était à côté de la mienne. Entre une et deux heures de la nuit, lorsque tout était tranquille et silencieux à bord, sauf les soupirs et les plaintes des malades, la voix du R. P. Hoeken, appelant à son aide, me réveilla d'un profond assoupissement, et, un moment après, je me trainai au chevet de son lit. Je m'aperçus aussitôt de l'extrémité où il se trouvait, et, sur sa demande, j'entendis sa confession. Le docteur Evans, médecin d'une grande expérience et d'une grande charité, fit tout ce que l'art prescrit en pareil cas, mais sans aucun effet. J'administrai l'extrême-onction au Révérend Père; il répondit à toutes les prières avec un recueillement et une dévotion qui ajoutèrent encore à la haute estime que tout le monde avait conçue pour lui à bord. Il s'affaiblissait à vue d'œil; et me trouvant moi-même dans une situation très-précaire, qui m'enlèverait peut-être quelques heures après lui, pour être enterré dans le même endroit, je le priai de recevoir à son tour ma dernière confession, s'il était encore capable de m'entendre. Ayant obtenu son consentement, je m'age-

nouillai tout en larmes au chevet du lit de mon frère en Jésus-Christ, de mon ami fidèle, de mon seul compagnon dans le désert. A lui, dans son agonie, je me confessai, malade et presque mourant!... Mais bientôt il perdit la parole, bien qu'il demeurât sensible à ce qui se passait. Je me résignai à la sainte volonté de Dieu, et, après que j'eus récité les prières des agonisants, avec la formule de l'Indulgence plénière que l'Eglise accorde à l'heure de la mort, il remit sa belle âme entre les mains de son divin Rédempteur.

« Le P. Hoeken avait passé les quinze dernières années de sa vie au milieu des Indiens, qui avaient conçu pour lui la plus haute vénération. Il était tout pour eux : leur père en Jésus-Christ, leur médecin dans les maladies, leur conseil dans toutes leurs difficultés, leur ami sincère et fidèle. Il se réjouissait avec toute la simplicité d'un enfant, lorsqu'il possédait quelque chose qu'il pût partager avec ses pauvres neophytes. Toute sa consolation était de se trouver au milieu d'eux. Il a été un instrument de salut entre les mains de Dieu, pour annoncer sa sainte parole à des milliers de païens. Les églises qu'il a bâties et les ferventes congrégations d'Indiens qu'il a formées, attestent sa ferveur et le zèle apostolique qui l'animaient. Sa belle mort a couronné tous ses travaux. Martyr de la charité, il a exercé le saint ministère jusque dans son agonie.

« Les passagers parurent profondément émus et affligés, à la vue du corps inanimé de celui qui jusqu'alors avait été « tout à tous. » Leur bon Père les avait quittés au moment où ses services semblaient être le plus nécessaires. Je me souviendrai toujours avec reconnaissance de la sollicitude témoignée au R. P. Hoeken, dans ses derniers moments, par toutes

les personnes à bord. Il fut résolu, à l'unanimité, qu'on ne laisserait pas le corps du saint Missionnaire dans le désert. Un cercueil décent, très-épais et goudronné en dedans fut préparé pour le recevoir; une fosse temporaire fut creusée dans une belle forêt, aux environs de l'embouchure de la Petite Sciouse, et la sépulture se fit avec toutes les cérémonies de l'Eglise, dans la soirée du 19 juin : tout l'équipage assistait à l'enterrement. Environ un mois plus tard, au retour du *Saint-Ange*, le cercueil fut exhumé et emporté jusqu'au Noviciat de la Compagnie de Jésus, à Florissant, où les restes mortels du R. P. Hoeken reposent en paix avec ceux de ses confrères qui, avant lui, avaient échangé cette existence mortelle contre une vie meilleure.

« Cette mort, si précieuse devant Dieu, remplit tous les cœurs de tristesse, et pour un grand nombre qui ne s'étaient pas approchés du tribunal de la pénitence depuis plusieurs années, ce fut une tristesse salutaire. Immédiatement après les funérailles du Révérend Père, ils se rendirent l'un après l'autre dans ma chambre pour se confesser et obtenir avis et conseil pour leur vie future. Cinq autres passagers succombèrent encore, et reçurent avant d'expirer les consolations de mon ministère. L'accablement et la faiblesse où la fièvre m'avait réduit me quittèrent insensiblement, et, au bout de quelques jours, je me trouvais en parfaite convalescence, pouvant célébrer le saint sacrifice de la messe à bord et donner tout mon temps aux soins des malades.

« A mesure que le bateau montait et pénétrait plus avant dans les terres, gagnant les plaines plus élevées et plus ouvertes du territoire indien, l'épidémie s'éteignait graduellement et nous délivrait sur ce point de

toute inquiétude. De nouveau nous pouvions consacrer quelques instants à contempler les beautés du désert, à réfléchir sur l'avenir de ces vastes solitudes, sur l'avenir surtout de leurs pauvres habitants. Tout cela, je vous en rendrai compte, Messieurs, dans une suite de lettres que vous recevrez par l'entremise de Notre Très-Révérend Père Général; elles vous diront ce qui m'est arrivé d'intéressant et d'édifiant dans mes rapports avec les Sauvages, et dans le long et périlleux voyage que je viens de terminer.

« J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

très-respectables Messieurs,

Votre très-humble et très-obeissant serviteur,

P. J. DE SMET, S. J. »

